

COLLÈGE DE FRANCE

Civilisations : questionner l'identité et la diversité

COLLOQUE ANNUEL 2020

Sous la direction de
Vinciane Pirenne-Delforge
et **Lluís Quintana-Murci**

avec les contributions de
Samantha Besson, Raphaëlle Chaix, Anne Cheng, Francesco d'Errico,
François Héran, Jean-Jacques Hublin, Anne Lafont, Henry Laurens,
Dario Mantovani, Anne Marie Moulin, Pap Ndiaye, Étienne Patin,
Solange Rigaud, Thomas Römer, Céline Spector, Aparecida Vilaça



2021

Civilisations et monothéisme

THOMAS RÖMER

« *Civilisation* » : *naissance et malheurs d'un concept*

Comme plusieurs contributions à ce colloque le soulignent, le terme *civilisation* est entré dans le vocabulaire européen à l'époque des Lumières. Ainsi, pour Nicolas de Condorcet, le concept de « civilisation » désigne les progrès accomplis par l'humanité ou par une nation ; le terme s'oppose alors à la barbarie¹. Très vite, deux emplois surgissent : au singulier et au pluriel. Au singulier, le terme véhiculait une connotation téléologique et évolutionniste. L'idée de la supériorité de la civilisation « chrétienne » ou « judéo-chrétienne » légitimait ainsi la conquête du reste du monde et la colonisation du monde moins civilisé, voire barbare. Au pluriel, le terme désignait et désigne les différentes sociétés pour les « classer » et les qualifier en regard de l'idéal de la civilisation par excellence. On peut dès lors parler des civilisations caractérisées par la géographie ou par la religion et qualifier certaines civilisations de « primitives » pour celles qui n'ont pas atteint le niveau idéal.

Cette vision se reflète d'une manière très pertinente dans une caricature américaine parue en 1899 et intitulée *School begins*. Le professeur Oncle Sam y apparaît en train d'inculquer

1. N. de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, 1795. Voir les contributions de Dario Mantovani (p. 15), Céline Spector (p. 77), Henry Laurens (p. 47) et François Héran (p. 101).

les valeurs de la civilisation américaine à des enfants issus de différents groupes ethniques, qui représentent des colonies américaines ou des populations étrangères. Au premier rang, quatre métisses de couleur sombre, tantôt rebelles, tantôt craintifs, représentent les nouvelles colonies (Philippines, Hawaï, Porto Rico, Cuba). Derrière eux, studieux et appliqués, d'autres enfants représentent surtout des territoires hispaniques (Californie, Texas, Arizona, mais aussi Alaska), qui ont déjà fait de grands progrès en civilisation. À l'écart, un garçon tient un livre à l'envers : il représente la population indienne autochtone, donnant l'impression d'être incapable d'accéder à la civilisation, comme c'est également le cas d'un garçon noir, d'origine africaine, qui ne participe pas à la classe mais se contente de nettoyer les vitres. Enfin, à l'entrée de l'école, un petit garçon chinois tient un livre sous le bras : il illustre peut-être une volonté d'apprendre.

Cette caricature résume fort bien la vision consistant à affirmer la supériorité de la race blanche et de la civilisation « judéo-chrétienne ». Cette vision euro- et christiano-centrée est d'une certaine manière encore présente dans des théories sur l'affrontement, sur le choc des civilisations, qui se reflètent par exemple dans le célèbre livre de Samuel Huntington².

À partir de critères qui ne sont pas toujours évidents, Huntington identifie neuf civilisations majeures mêlant des caractérisations religieuses, ethniques et géographiques. Il distingue les civilisations chrétienne-occidentale, orthodoxe, latino-américaine, islamique, hindoue, chinoise, africaine, bouddhiste et japonaise, dont les interactions positives et négatives seraient désormais à l'origine de la guerre et de la paix dans le monde. Selon Huntington, ces civilisations seraient toutes liées à des présupposés religieux inconciliables. Il s'en dégage une vision pessimiste du monde et des civilisations. Bien qu'abondamment critiqué, le titre de son livre a profondément marqué le débat politique et idéologique en France.

2. S. Huntington, *Le Choc des civilisations* [1996], trad. de J.-L. Fidel, Paris, Odile Jacob, 1997.



Figure 1. *School begins*, Puck Magazine, 25 janvier 1899.

*Civilisation et religion(s) :
la naissance du concept de « monothéisme »*

Pour Huntington, le facteur religieux est déterminant pour la constitution d'une « civilisation ». L'importance de la religion, en lien avec le concept de « civilisation », est déjà soulignée par Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, qui est l'un des premiers à avoir utilisé le terme *civilisation* dans son acception actuelle. En 1756, dans *L'Ami des hommes, ou Traité de la population*, il écrit : « La religion est sans contredit le premier et le plus utile frein de l'humanité : c'est le premier ressort de la civilisation³. »

Parallèlement à une vision de la civilisation centrée sur l'Occident se met en place l'idée de la supériorité des religions monothéistes. Ce n'est peut-être pas un hasard si l'entrée du terme *monothéisme* dans les langues européennes se situe dans une certaine proximité chronologique avec celle du terme *civilisation*.

La Bible, quant à elle, ne connaît pas le terme *monothéisme* ni son opposé *polythéisme*. Ce dernier semble être attesté pour la première fois chez Philon d'Alexandrie, philosophe juif du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, qui oppose le message biblique à la *doxa polutheos* des Grecs⁴. Quant au terme *monothéisme*, il semble être un néologisme du 17^{ème} siècle et, à en croire Fritz Stolz⁵, avoir été inventé par les *Cambridge Platonists* qui voulaient lier la rationalité et une approche mystique du divin.

3. V. Riquetti, marquis de Mirabeau, *L'Ami des hommes, ou Traité de la population*, Avignon, 1759, t. I, p. 341 ; accessible en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Mirabeau_-_L%E2%80%99Ami_des_hommes,_ou_Trait%C3%A9_de_la_population,_1759,_t1.djvu/361 (consulté le 01/06/2021).

4. Dans son commentaire au Décalogue : *De Decalogo*, introduction, traduction et notes de V. Nikiprowetzky, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Les Œuvres de Philon d'Alexandrie », n° 23, 1965. Sur ces usages, voir V. Pirenne-Delforge, *Le Polythéisme grec à l'épreuve d'Hérodote*, Paris, Collège de France/ Les Belles Lettres, coll. « Docet omnia », 2020, chap. 1 ; accessible en ligne : <https://books.openedition.org/lesbelleslettres/594>.

5. F. Stolz, *Einführung in den biblischen Monotheismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, coll. « Die Theologie », 1996, p. 4-12.

Henry More (1614-1687) utilise le terme *monothéisme* pour caractériser et défendre le christianisme contre des concepts déistes, mais aussi contre l'accusation juive selon laquelle la doctrine de la Trinité mettrait en question l'idée de l'unité et de l'unicité de Dieu. Le terme *monothéisme* a ici un caractère d'exclusion, car il affirme que seul le christianisme rend témoignage de l'unique et vrai dieu.

Henry Bolingbroke (1678-1751), quant à lui, voit dans le monothéisme l'expérience originelle de toute l'humanité ; le monothéisme n'est pas une spécificité du judaïsme ou du christianisme, tous les systèmes religieux et philosophiques trouvent leurs origines dans une idée monothéiste qui cependant s'est perdue ensuite dans certaines civilisations. Il s'agit donc d'une position inclusive.

Comme le souligne Stolz, l'idée monothéiste peut ainsi se comprendre de deux manières opposées : d'une manière inclusive et d'une manière exclusive⁶. Dans l'histoire de l'appropriation du terme, c'est souvent l'utilisation exclusive du terme qui a prédominé et qui a mené vers l'affirmation de la supériorité du concept.

La prétendue supériorité du monothéisme

Pendant longtemps, l'avènement du monothéisme fut en effet regardé comme le marqueur d'un progrès intellectuel et philosophique dans l'histoire de l'humanité. On postulait ainsi une évolution des religions primitives, vénérant les forces de la nature, vers le polythéisme, reflétant une société organisée, puis vers l'hénothéisme et, finalement, vers le monothéisme⁷. Grâce au monothéisme, l'humanité aurait abandonné la divinisation de la nature et se serait libérée d'une soumission superstitieuse

6. *Ibid.*, p. 5.

7. Il s'agit d'une idée rendue populaire par Georg Wilhelm Friedrich Hegel : cf. J.-L. Vieillard-Baron, « Hegel et le passage du polythéisme au monothéisme », *Archives de philosophie*, vol. 80, 2017, p. 369-384.

aux éléments cosmiques et à de « fausses » divinités. Le monothéisme aurait ainsi favorisé l'autonomie de l'homme et sa capacité de contrôler les forces naturelles et cosmiques. Dans cette perspective, ce n'est pas par hasard que le premier chapitre de la Bible affirme que l'homme (en tant que mâle et femelle) est fait à l'image de Dieu et qu'il lui incombe de dominer le monde et ce qu'il contient. Selon certains philosophes, le monothéisme préparerait alors la sortie de l'homme de la pensée religieuse, comme l'affirment par exemple Paul Tillich⁸, Ernst Bloch⁹ ou Marcel Gauchet¹⁰. Cette idée d'une évolution linéaire est cependant à mettre en question. J'en citerai des exemples dans les religions mésopotamienne, égyptienne et judéenne.

*Polythéismes et monothéismes
dans les systèmes idéologiques
du Proche-Orient ancien*

Bien que la culture mésopotamienne soit marquée par un polythéisme très élaboré, on constate à certaines époques des tendances vers un « hénouthéisme », c'est-à-dire que l'on s'attache plus particulièrement à un seul dieu sans nier l'existence d'autres

8. P. Tillich, *Systematische Theologie* [1955], Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1987, t. I. Cf. aussi, P. Tillich, « The significance of the history of religions for the systematic theologian (1966) », in G. Hummel (dir.), *Main Works/Hauptwerke*, t. VI : *Theologische Schriften*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1992, p. 431-446.

9. E. Bloch, *Atheismus im Christentum. Zur Religion des Exodus und des Reichs* [1986], Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, coll. « Suhrkamp-Taschenbuch. Wissenschaft », n° 563, *Gesamtausgabe*, Bd. 14, 2009 ; trad. fr. : *L'Athéisme dans le christianisme. La religion de l'exode et du royaume*, trad. E. Kaufholz et G. Rault, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1978.

10. M. Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1985. Ce livre a connu de nombreuses rééditions. Voir encore *id.*, *Un monde désenchanté ?*, Paris, Les Éditions de l'Atelier/Les Éditions ouvrières, 2004 ; ainsi que L. Ferry et M. Gauchet, *Le Religieux après la religion*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de poche », 2007.

divinités¹¹. Nabuchodonosor I^{er} (1125-1104) veut faire du dieu Mardouk, d'abord dieu tutélaire de la ville de Babylone, le dieu central du panthéon babylonien. Sennakérib, qui détruit Babylone en 689 avant l'ère chrétienne, fait réécrire l'épopée *Enuma Elish*, qui traite de la création du monde, pour remplacer Mardouk par Assour, qui devient le « dieu du ciel et de la terre ». Le roi babylonien Nabonide (556-539), quant à lui, veut faire du dieu lunaire Sin le dieu principal, voire exclusif de l'empire babylonien. Son séjour mystérieux à Téma avait peut-être pour but d'y construire une nouvelle capitale entièrement vouée au culte de Sin¹².

Ce dernier épisode n'est pas sans rappeler le pharaon Akhéaton (Aménophis IV, 1353-1337) qui est souvent présenté comme étant le premier monothéiste de l'humanité¹³. Les origines et les mobiles de la révolution monothéiste d'Aménophis IV ne sont que partiellement connus. À la sixième année de son règne, le pharaon abandonne la capitale de Thèbes et fonde une nouvelle capitale, Akhéaton (Tell El-Amarna), vouée à la seule vénération d'Aton, le disque solaire. Le roi met en route une grande entreprise iconoclaste, qui vise avant tout à effacer toute trace d'Amon, mais aussi des autres dieux. L'hymne à Aton (dont on trouve quelques parallèles dans le psaume 104) manifeste une sorte de monothéisme cosmique qui préfigure le déisme de certains représentants des Lumières : « Aton-la-lumière est le Dieu unique, qui

11. Cf. N. Na'aman, « The king leading cult reforms in his kingdom : Josiah and other kings in the ancient Near East », *ZAR*, vol. 12, 2006, p. 131-168.

12. P.-A. Beaulieu, *The Reign of Nabonidus, King of Babylon 556-539 B.C.*, New Haven/Londres, Yale University Press, coll. « Yale Near Eastern researches », 1989, p. 149-205.

13. Pour la suite, voir : J. Assmann, « Echnaton und das Trauma des Monotheismus », *Welt und Umwelt der Bibel*, n° 22, 2001, p. 19-25 ; C. Cannuyer, « Questions sur la religion d'Akhéaton et son prétendu "monothéisme" », *Mélanges de science religieuse*, vol. 59, n° 2, 2002, p. 23-82 ; *id.*, « La religion d'Akhéaton : monothéisme ou autre chose ? Histoire et actualité d'un débat égyptologique », in R. Lebrun *et al.* (dir.), *Deus Unicus*, Turnhout, Brepols, coll. « Homo Religiosus », II/14, 2014, p. 77-117 ; Th. Römer, « Moïse, disciple du pharaon Akhenaton ? », *Le Monde de la Bible*, vol. 229, 2019, p. 45-47.

« ne cesse de tirer des millions de formes de soi-même, en demeurant dans son unité »¹⁴. » La nouvelle religion reste cependant fortement marquée par l'idéologie royale : Akhéaton est le fils d'Aton, le seul qui connaisse le dieu. D'autres textes et d'autres représentations donnent même l'impression que le couple royal formait avec Aton une sorte de trinité divine. Bien que Sigmund Freud ait, à la suite du prêtre égyptien Manéthon (écrivant en grec), fait un rapprochement entre Akhéaton et Moïse, celui-ci n'existe nullement sur le plan historique : ces exemples montrent qu'il faut être prudent quant à la thèse d'une évolution linéaire de la pensée religieuse de l'humanité.

*Le dossier biblique :
l'intégration du polythéisme
dans le monothéisme*

Quant à la Bible hébraïque, bien qu'elle confesse le Dieu un et unique, elle a conservé un certain nombre de traces qui indiquent que la vénération de Yhwh n'a pas été exclusive durant de nombreux siècles. Ainsi le dieu d'Israël apparaît-il encore dans certains textes comme le fils d'El, divinité suprême du panthéon cananéen.

Cette conception peut être reconstruite derrière le texte massorétique de Dt 32,8-9, qui contient très probablement une altération volontaire d'un texte plus ancien (conservé partiellement dans la version grecque et un fragment de Qumran)¹⁵ :

14. M. Bilolo, *Le Créateur et la création dans la pensée memphite et amar-nienne. Approche synoptique du « Document philosophique de Memphis » et du « Grand Hymne théologique » d'Echnaton*, Kinshasa/Libreville/Munich, Publications universitaires africaines, coll. « Académie de la pensée africaine : la pensée de l'Égypte et de la Nubie anciennes », n° 3, 1988, p. 212.

15. Pour les différences textuelles, voir : J. Joosten, « Deutéronome 32,8-9 et les commencements de la religion d'Israël », in E. Bons et T. Legrand (dir.), *Le Monothéisme biblique. Évolution, contextes et perspectives*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « LD », n° 244, 2011, p. 91-108 ; N. Wyatt, « The seventy sons of Athirat, the nations of the world, Deuteronomy 32.6B, 8-9 and

« Quand Elyon (le « Très haut ») donna les nations en héritage, quand il répartit les hommes, il fixa les territoires des peuples suivant le nombre des fils d'El. En effet, la part de Yhwh est son peuple, Jacob est sa part attribuée. »

Ce texte met en scène une assemblée de divinités présidée par Elyon qui, au moment de la création et de l'organisation du monde, a attribué à chacun de ses fils un peuple. Elyon, bien attesté au I^{er} millénaire avant notre ère, est soit le nom propre d'une divinité, soit un titre attribué au dieu El, président des panthéons cananéens, ce qui semble être le cas ici. Ce fragment mythique explique qu'El, qui, selon les textes d'Ougarit, a soixante-dix fils, a organisé le monde en mettant chaque peuple sous le patronage d'un de ses fils. Le poème affirme ainsi la diversité des peuples et de leurs dieux tutélaires. Yahvé est donc le dieu tutélaire d'Israël, comme Kamosh, le dieu des Moabites, ou Milkom, le dieu des Ammonites. Dans cette perspective, on pourrait même qualifier ces dieux de « frères ». La même idée apparaît également dans le psaume 82 qui évoque des dieux qui se tiennent dans l'assemblée d'El, et parmi lesquels se trouve Yhwh.

Lorsque, à partir de l'époque perse, l'idée de Yhwh comme Dieu un et unique commence à faire son chemin et que les textes fondateurs du judaïsme naissant sont rassemblés et édités, les auteurs et rédacteurs de la future Bible y ont également intégré des traces polythéistes, comme dans le livre de Job ou dans de nombreux psaumes où Yhwh apparaît entouré de sa cour céleste. Il y a donc, partiellement au moins, une intégration de l'héritage polythéiste dans le discours monothéiste de la Bible hébraïque.

the myth of the divine election », in R. Rezetko et al. (dir.), *Reflection and Refraction. Studies in Biblical Historiography in Honour of A. Graeme Auld*, Leyde/Boston, Brill, coll. « VT.S », n° 113, 2007, p. 547-556. Pour une autre vision : A. Schenker, « Le monothéisme israélite : un dieu qui transcende le monde et les dieux », *Biblica*, vol. 78, n° 3, 1997, p. 436-448.

« Israël » versus « Canaan »

Un autre sujet que je voudrais brièvement évoquer concerne l'opposition entre « Israël » et « Canaan ». Selon la présentation biblique, Abraham, ancêtre du peuple hébreu (mais aussi des tribus arabes), quitte, sur ordre divin, la Mésopotamie pour s'installer dans le pays de Canaan, sans cependant se mélanger avec les Cananéens. Son petit-fils Jacob descend en Égypte, où ses descendants deviennent des corvéables du pharaon. Libérés de l'oppression égyptienne par Moïse, les Israélites, après un long séjour dans le désert, conquièrent sous l'égide de Josué le pays de Canaan dans une sorte de *Blitzkrieg*, en massacrant les populations autochtones. Cette opposition entre Israël et Canaan s'accompagne de nombreux discours de ségrégation attribués à Moïse, comme par exemple ce passage qui se trouve dans le livre du Deutéronome (chap. 7) :

¹Lorsque Yhwh, ton Dieu, t'aura fait entrer dans le pays où tu vas entrer pour en prendre possession, et qu'il aura délogé devant toi une multitude de nations, les Hittites, les Guirgasites, les Amorites, les Cananéens, les Perizzites, les Hivvites et les Jébusites, sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi ; ²lorsque Yhwh, ton Dieu, les aura livrées devant toi et que tu les auras battues, tu les frapperas d'anathème ; tu ne concluras pas d'alliance avec eux et tu ne leur feras pas grâce. ³Tu ne t'allieras pas par des mariages avec ces peuples, tu ne donneras pas ta fille à leur fils et tu ne prendras pas leur fille pour ton fils ; ⁴car ils éloigneraient de moi tes fils, ceux-ci serviraient d'autres dieux, et Yhwh se mettrait en colère contre vous : il te détruirait bien vite. ⁵Voici, au contraire, comment vous agirez à leur égard : vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs pierres levées, vous abattrez leurs poteaux culturels (leurs *ashéras*) et vous jetterez au feu leurs statues.

Ce type de discours a été utilisé pour légitimer l'apartheid en Afrique du Sud, mais aussi l'esclavage. L'idée d'une opposition ethnique et religieuse a cependant été également véhiculée dans des livres d'histoire, au sein desquels, pendant longtemps, on a repris avec quelques modifications la représentation biblique.

Les recherches des dernières décennies ont rendu cette image définitivement caduque.

Sur le plan archéologique, les débuts de l'histoire d'Israël, au XIII^e siècle avant l'ère chrétienne, correspondent à la transition de l'âge du bronze récent vers l'âge du fer. Vers le milieu du II^e millénaire avant l'ère chrétienne, le Levant est contrôlé par l'Égypte. Il est constitué, sur le plan politique, par des cités-États dont les roitelets sont des vassaux du pharaon. Existente aussi des entités peu intégrées, notamment les *'apiru*, des groupes vivant en marge du système politique, en conflit avec les gouverneurs cananéens ou servant de corvéables aux Égyptiens. Ce terme *'apiru*, qui n'a pas de connotation ethnique mais « sociologique », est sans doute à l'origine du terme *hébreu*.

La fin du XIII^e siècle est marquée par des bouleversements socio-économiques durant lesquels les cités-États s'effondrent. Alors que la plupart des cités du bronze récent se dépeuplent, la zone montagneuse d'Éphraïm et de Juda connaît un accroissement de population important. Il s'agit sans doute des premières traces de la naissance d'Israël, tel qu'il se trouve mentionné vers 1205 sur la stèle de victoire du pharaon Mérenptah¹⁶. Cet « Israël » constitue visiblement un groupe important puisque le roi égyptien le juge digne d'être mentionné parmi les peuplades qu'il se vante d'avoir vaincues. Tandis que le pharaon clame qu'il a mis fin à Israël, cette entité va commencer à se développer. Ses origines ne sont pas liées, comme le prétend le livre biblique de Josué, à une conquête militaire d'un peuple venu d'ailleurs ; il s'agit d'un processus lent et diffus dans le cadre de bouleversements globaux à la fin du bronze récent. « Israël » naît donc à partir des populations autochtones. L'opposition entre Israélites et Cananéens, que l'on trouve dans la Bible, n'est nullement une opposition ethnique, mais une construction idéologique au

16. F.J. Yurco, « Merenptah's Canaanite campaign and Israel's origins », in E.S. Frerichs et L.H. Lesko (dir.), *Exodus. The Egyptian Evidence*, Winona Lake (Indiana), Eisenbrauns, 1997, p. 27-55 ; L.D. Morenz, « Wortwitz – Ideologie – Geschichte : "Israel" im Horizont Mer-en-ptahs », *ZAW*, vol. 120, n° 1, 2008, p. 1-13.

service d'une doctrine ségrégationniste¹⁷. Le groupe « Israël » est d'abord une sorte de confédération clanique et tribale, rassemblant des groupes qui pensaient probablement déjà appartenir à un même ensemble ethnique. Cela est suggéré, notamment, par la quasi-absence d'élevage de porcs et par une culture matérielle distincte.

Récemment, l'opposition ethnique entre Israël et Canaan a également été invalidée par une étude génomique de neuf sites du Sud du Levant – dont certains sur le territoire « israélite », d'autres sur le territoire « cananéen » – d'un ensemble de soixante-treize individus¹⁸. Le résultat est sans appel. Il n'y a pas de différences à ce niveau ; il y a des ADN autochtones et des ADN qui suggèrent une migration en provenance du Zagros chalcolithique, mais non d'ADN israélite distinct d'un ADN cananéen.

Souvent, on construit des oppositions et des confrontations au nom de la ou des civilisations. Les deux exemples que j'ai choisis – l'opposition entre monothéisme et polythéisme, et celle entre Israël et Canaan – s'avèrent être des constructions idéologiques qu'il faut questionner et déconstruire.

17. O. Keel, *Kanaan-Israel-Christentum. Plädoyer für eine « vertikale » Ökumene (Franz-Delitsch-Vorlesung 2001)*, Münster, Institutum Judaicum Delitzschianum, 2002.

18. L. Agranat-Tamir *et al.*, « The genomic history of the bronze age Southern Levant », *Cell*, vol. 181, n° 5, 2020, p. 1146-1157, <https://doi.org/10.1016/j.cell.2020.04.024>.